

MICHEL BRIERE

Collaborateurs



MICHAEL SOULE

Monique Roy-Sole

Histoire de ténacité, page 28

« Dans le climat économique actuel difficile, Trois-Rivières pourrait servir d'exemple à d'autres villes canadiennes qui combattent les revers industriels et manufacturiers, puisqu'elle a déjà fait face à un déclin majeur du point de vue industriel, » affirme Monique Roy-Sole. « J'ai été impressionnée par la créativité et la détermination des gens à redéfinir leur ville, de la famille Pellerin et leur implication dans le marché international de l'énergie éolienne, à mon guide François Poisson, qui dirige une compagnie de théâtre historique à temps partiel ». Basée à Ottawa, Roy-Sole contribue au *Canadian Geographic* comme écrivaine et éditrice depuis 22 ans.

Benoit Aquin

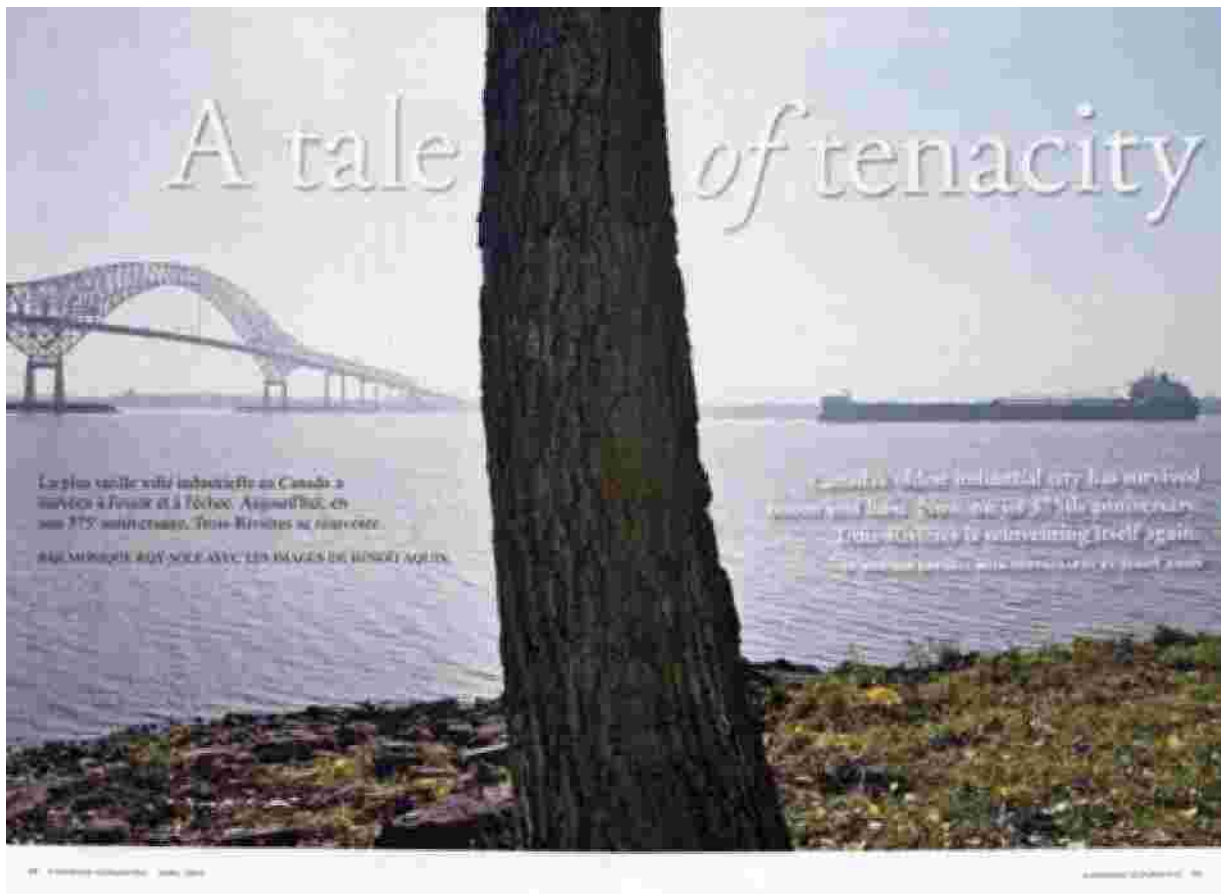
Histoire de ténacité, page 28

« Ce qui m'a frappé, c'est l'importance beaucoup plus grande que le fleuve Saint-Laurent occupe pour les gens de Trois-Rivières que pour les gens de Montréal, » déclare le photographe Benoît Aquin. Une personne à qui j'ai parlé m'a dit que dans sa famille, elle et ses frères et sœurs eurent des bateaux avant d'avoir des voitures. » Aquin a créé des essais visuels sur la glace fondante du Nord canadien, la désertification de la Chine, et la contamination par les pesticides au Nicaragua. Ses photographies ont été publiées dans *Canadian Geographic*, *MacLeans's*, *L'actualité*, et *Time*, et son œuvre fait partie de la collection permanente du Musée du Québec et du Canadian Museum of Contemporary Photography. Il vit à Montréal.



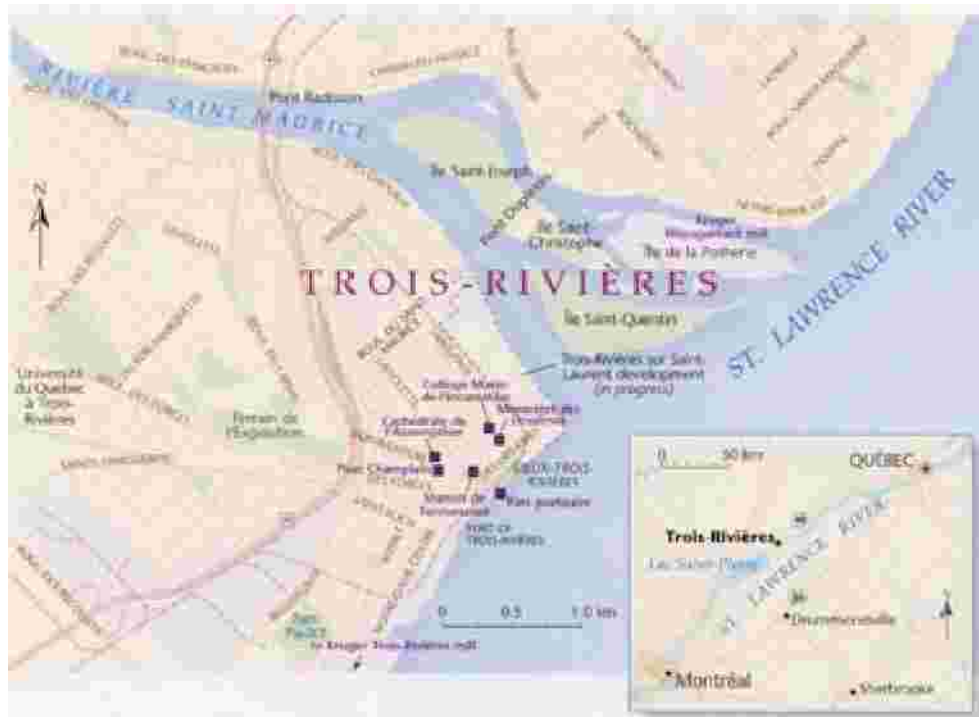
MARTIN LÉVESQUE

Article publié dans le numéro d'avril 2009 de *Canadian Geographic*, pages 28 à 42. Reproduit sur notre site avec autorisation de l'éditeur et rédacteur en chef, Eric Harris, de l'auteur, Monique Roy-Sole, éditrice sénior, des photographes Benoît Aquin et Michael Sole, des archivistes du Séminaire de Trois-Rivières et des Ursulines. Droits reconnus au photographe Michel Brière. Droits acquis des archives du Musée McCord.



Le panorama le plus spectaculaire à Trois-Rivières en est un que la majorité de ses résidents n'ont jamais vu. Par un clair après-midi de juin, d'un point élevé du centre-ville dans cette cité historique entre Québec et Montréal, on peut voir les eaux foncées ferrugineuses de la rivière Saint-Maurice tourbillonnant comme un lavis dans le cours vert du fleuve Saint-Laurent. Une plage sablonneuse borde l'île Saint-Quentin, à l'embouchure de la rivière Saint-Maurice, et des petites voiles blanches marquent les voies de la rivière, qui forment un delta et inspirèrent il y a longtemps un capitaine français à donner son nom inapproprié à la région, Trois-Rivières.

Peu de trifluviens, comme les résidents de Trois-Rivières se nomment, ont apprécié cette vue, puisqu'on ne peut l'admirer qu'à partir d'un site industriel vacant qui est fermé au public. Alors que nous roulons sur un chemin très endommagé, Michael Hiller, un gérant municipal, et Marie-Line Sauvé de la Société de développement économique de Trois-Rivières, signalent que pendant plus de 150 ans, ce territoire de 34 hectares fut un bastion de l'industrie lourde, notamment la papeterie de la Canadian International Paper Company (CIP). Présentement, ce territoire appartient à la ville.



MAP : STEVE FICK/CANADIAN GEOGRAPHIC



La coupole du monastère des ursulines s'élève au-dessus de toits centenaires à Trois-Rivières, Québec, près de la confluence de la rivière Saint-Maurice et du fleuve Saint-Laurent. Vers 1930, les cheminées de la papetière de la Canadian International Paper Company (haut, page 30) dominaient les rives. Le pont Laviolette (page 28), nommé pour le fondateur de la ville, enjambe le Saint-Laurent.

MICHEL BRIERE

Il ne reste pas grand-chose de l'usine connue sous le nom de Tripap, qui ferma en 2000, à part un vieux poste de pompage et des tas de briques concassées et de béton laissés après la démolition. Une section d'un haut mur de briques près de l'entrée du site rappelle la barrière qui, pendant des générations, entourait le moulin, et écartait les gens de Trois-Rivières des rives des deux puissants cours d'eau au cœur de l'existence de la ville.

Sauvé parle d'un collègue, qui grandit près de l'usine, mais n'eut que récemment l'occasion de se promener sur le site et de voir le point de rencontre des deux cours d'eau. « Il marcha seul jusqu'à la pointe – il pleurait, » dit Sauvé, encore ému de la scène. « Il avait vécu toute son enfance près du 'monstre.' »

Ici, au confluent, est l'endroit où l'histoire de Trois-Rivières commença il y a 375 ans. Et c'est peut-être l'endroit où le futur de la seconde plus vieille ville

du Québec se trouve. En célébrant cette étape importante cette année, Trois-Rivières mise, en partie, sur le développement de cette parcelle de terrain désert, pour se défaire de son image ternie et démodée de ville industrielle à son déclin.

Trois-Rivières retrouve ses rives est le slogan de la ville pour son plan de développement de 400 \$ millions, afin de récupérer ses berges et les transformer en secteur immobilier de première classe. Appelé *Trois-Rivières sur Saint-Laurent*, il comportera le plus grand amphithéâtre en plein air au Québec, un quai, des jardins publics, des sentiers pédestres et cyclables, un centre d'interprétation de l'industrie de la pulpe et du papier. La moitié du territoire sera vendue à des promoteurs pour des condos, un hôtel et un parc industriel technologique. Le projet, qui doit être complété au cours des dix prochaines années, est mis de l'avant comme l'héritage de la ville à l'occasion de son 375^e anniversaire. De plus, il est un symbole de la première ville industrielle canadienne qui veut se réinventer après avoir vécu pendant des siècles des forêts et du minerai de fer de la Mauricie.



ARCHIVES DU SEMINAIRE DE TROIS-RIVIERES 0064-31-12

Ruines des maisons et des commerces après qu'un incendie ait rasé une grande partie de Trois Rivières en 1908.

« Trois-Rivières est une ville qui est née de son lien avec le fleuve Saint-Laurent » affirme Normand Séguin, historien et professeur émérite à l'université du Québec à Trois-Rivières, lors d'une pause au début de l'après-midi, dans un café de la rue des Forges, une artère historique animée qui possède aujourd'hui plus de restaurants que de magasins. « Nous sommes en train de la redécouvrir. »

En 1535, Jacques Cartier remonta le Saint-Laurent et planta une croix sur l'île Saint-Quentin. Il rencontra des autochtones, probablement Algonquins, dont les ancêtres avaient fait du commerce dans la région depuis des millénaires. Ce ne fut qu'un siècle plus tard, cependant, en 1634, que les Français, sous le commandement du Sieur de Lavolette construisirent un fort sur

un plateau élevé à Trois-Rivières pour le commerce des fourrures et la protection contre les Iroquois.

Si le 17^e siècle fut consacré au commerce de la fourrure, le 18^e fut marqué par l'établissement de l'industrie lourde à Trois-Rivières. Sur le boulevard des Forges, à 20 minutes au nord du centre-ville, un site historique national commémore l'établissement de la première fonderie du Canada et d'une communauté industrielle en 1738. Les Forges du Saint-Maurice furent construites sur les riches dépôts de minerai de fer qu'on extrayait des marécages et des tourbières. La plus grande partie des barres de fer produites était envoyée en France pour les vaisseaux de la marine royale. La production à la forge devait durer 150 ans, marquant le début de la période industrielle de Trois-Rivières.



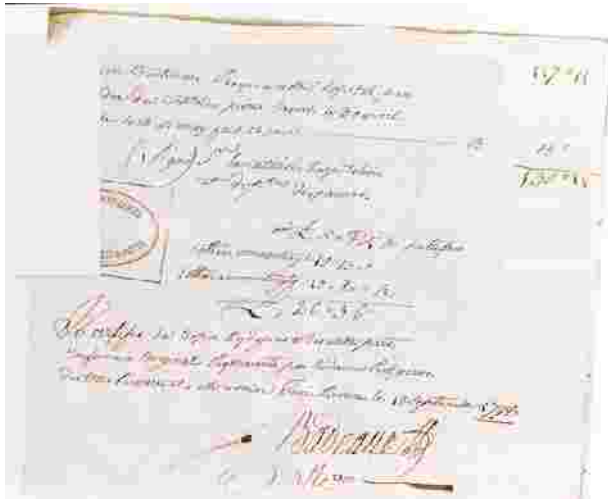
ARCHIVES DU SEMINAIRE DE TROIS-RIVIERES

La rue des Forges, vers 1930, affiche l'aspect moderne de la reconstruction de la ville après le feu.

À deux coins de rue du Saint-Laurent, la rue des Ursulines est une des quelques rues toujours bordées de quelques édifices de cette période. On retrouve l'ambiance du Vieux-Québec sans les hordes de touristes.



La rue des Ursulines, bordée des plus vieux édifices de la ville, fut épargnée des flammes.



Paiement d'une dette de plusieurs siècles

Appelons ça un règlement d'un compte longtemps en souffrance. Lors d'une des nombreuses reconstitutions historiques devant se tenir à Trois-Rivières le 4 juillet, date de la fondation de la ville il y a 375 ans, David Fetter, consul général des États-Unis au Québec, frappera à la porte de ce qui fut l'hôpital des ursulines et leur demandera de prendre soin de soldats américains blessés. Les religieuses accepteront, non sans lui rappeler une facture impayée – datant de 233 ans – pour les soins prodigués à 21 soldats pendant l'occupation de six mois de Trois-Rivières par les Américains en 1775 – 1776.

Les Américains furent battus à Trois-Rivières le 8 juin 1776 dans ce qui fut appelé *la défaite des Bostonnais*. Cet engagement marqua le début de la fin des tentatives américaines d'envahir le Canada.

A ce jour, les ursulines ont conservé une copie de la note originale des dépenses encourues pour les soins aux soldats : un peu plus de 26 £, ou environ 104 \$, selon un document de la Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières. « Le consul général offrira symboliquement d'honorer la dette, » dit Michel Jutras, directeur des Arts et Culture de la ville. La Société estime qu'en dollars d'aujourd'hui, et avec les intérêts, le compte se chiffrerait à 20 millions de dollars.



Sous la direction de Normand, une ville moderne naquit des cendres, avec des rues et une architecture rappelant les boulevards de plusieurs villes nord-américaines.

À tout moment, on pourrait s'attendre au cliquetis des sabots et au craquement des roues des voitures. Le manoir de Tonnancourt, complété en 1725 comme résidence de l'avocat de la couronne René Godefroy de Tonnancourt, fait partie des plus vieux édifices de la ville. La maison de trois étages accueille présentement une galerie d'art contemporain. Dominant l'autre extrémité de la rue se trouve le couvent des ursulines, son dôme gracieux s'élevant au-dessus d'un quartier ombragé paisible. C'est ici que les ursulines fondèrent le premier hôpital et la première école de la ville peu après leur arrivée en 1697. Aujourd'hui, environ 80 religieuses – toutes des professeurs retraitées – vivent dans le monastère, dont le mur le plus ancien toujours debout date de 1699. Le Collège Marie-de-l'Incarnation, que les ursulines fondèrent il y a plus de 300 ans et qui fonctionna jusqu'en juin 2007, continue de fonctionner sur le terrain du couvent comme école privée pour filles.

La rue des Ursulines fut une des rues originelles épargnées par le grand feu de 1908, qui rasa la plus grande partie du centre ville. Le feu prit naissance le 22 juin lorsqu'un jeune garçon frota une allumette pour chercher une balle dans un hangar sombre. L'allumette tomba dans un tas de foin et de copeaux, déclenchant le feu. Attisé par un vent fort et sec, il ravagea les toits en bardeaux des structures du 18^e et 19^e siècles de la vieille cité. Lorsque ce fut terminé, il ne restait que des carcasses carbonisées et des cheminées de 800 édifices, dont 215 maisons et commerces, des tas de débris fumants, et une population confuse et sans toit. Fait remarquable, une seule personne est décédée.

L'homme chargé de la tâche de reconstruire Trois-Rivières après le feu fut Louis-Philippe Normand, un médecin et chirurgien, père de 10 enfants, qui fut élu maire trois semaines après le désastre. Par un après-midi ensoleillé, le 27 juin dernier, un siècle après l'incendie, 75 de ses descendants – d'aussi loin que le Honduras et la France – se réunirent à l'Hôtel de Ville pour dévoiler une plaque en son honneur. On l'a depuis fixée sur un bloc de granit dans le parc Champlain tout près, où les victimes du feu de 1908 trouvèrent un refuge temporaire et amassèrent les quelques effets personnels qu'elles avaient pu sauver des flammes.



Les descendants de la famille Normand, incluant Antoine Normand (ci-haut) et Marie Chartier et sa mère Marielle Méthot (en haut à gauche) se réunissent pour honorer Louis-Philippe Normand lors d'un souper sur l'eau et à la cathédrale où il était un fervent paroissien.

Antoine Normand n'a jamais rencontré son grand-père Louis-Philippe, mais le journaliste et consultant en communications de 68 ans, à la retraite, qui vit à Gatineau, Québec, est né dans l'hôpital privé dont son grand-père fut le propriétaire. Il grandit à Trois-Rivières « à l'ombre du clocher », dit-il, esquisant de ses mains la forme du clocher de la cathédrale de l'Assomption, une cathédrale néo-gothique qui domine quartier bourgeois où Louis-Philippe et plusieurs membres du clan Normand vécurent. Antoine prit connaissance des réalisations extraordinaires de son grand-père lorsque sa mère lui remit des documents, il y a quelques cinquante ans, détaillant la vie de Louis-Philippe. Ce dernier fut maire de Trois-Rivières à deux reprises (de 1908 à 1913 et de 1921 à 1923), il possédait deux pharmacies, et il fut président du Conseil privé, nommé par le Premier ministre Arthur Meighen en 1921.

« On ne peut que se demander comment un homme si occupé accepta la tâche de reconstruire la ville, » dit Antoine, en hochant la tête à l'idée. En 2004, il contacta la ville de Trois-Rivières afin d'organiser une rencontre en 2008 pour commémorer le rôle de Louis-Philippe dans la reconstruction de la ville. La cérémonie civique de juin dernier donna le coup d'envoi à une ré-

union de la famille Normand qui dura tout le week-end, la première depuis 30 ans.

L'arbre généalogique de la famille Normand est intimement lié au développement de la ville. Lorsque l'arrière-arrière-grand-père d'Antoine, Édouard Normand arriva de Québec en 1833 avec sa femme et son jeune fils, Trois-Rivières était une ville commerciale et industrielle d'environ 3100 habitants, qui assumait le rôle de centre administratif pour la région. Édouard construisit le premier pont sur la rivière Saint-Maurice, reliant Trois-Rivières et Cap-de-la-Madeleine. Son fils Téléphore-Eusèbe devint un notaire, un politicien (servant deux mandats comme maire de Trois-Rivières, élu plus tard à l'Assemblée législative de Québec), un éditeur de journal et un entrepreneur qui aida à construire le port de Trois-Rivières et le premier chemin de fer, en 1879, pour supporter l'industrie forestière naissante. Avec son grand réseau de contacts d'affaires, Téléphore-Eusèbe aida son fils Louis-Philippe à reconstruire la ville après le feu de 1908.

« Les Normand étaient des modernisateurs, » dit l'historien Normand Séguin. En quatre ans, sous la gouverne de Louis-Philippe, un centre-ville moderne s'éleva des cendres, avec des rues plus larges et une architecture uniforme rappelant les grands boulevards populaires dans plusieurs villes nord-américaines. La reconstruction donna le coup d'envoi pour attirer l'industrie à Trois-Rivières où, selon les élus, « se trouvait le futur et le sauvetage de notre ville. » Les forêts abondantes le long du Saint-Maurice participèrent à une partie de ce sauvetage, la rivière servant de corridor pour le transport des billes et de ressource hydro-électrique à bon marché.



Guy Jalbert répare la rampe d'un réservoir de traitement d'eau usée à l'usine de Trois-Rivières de Kruger Pulp and Paper.



Kruger Trois-Rivières : les billes sont empilées et chargées dans les meules avant d'être réduites en pulpe. Pendant des générations, la pulpe et le papier furent les piliers de l'économie de Trois-Rivières jusqu'au déclin de l'industrie dans les années 1980 et 1990.



Le port est la fenêtre de la ville sur le monde ; 70% de son trafic est international.

Avec la construction d'une des premières lignes de transmission de courant électrique au Canada, le long de la Saint-Maurice au tournant du 20^e siècle, les papeteries, les usines textiles, et les fonderies d'aluminium se multiplièrent à une vitesse étourdissante à Trois-Rivières, comme le fit sa population, qui se multiplia de plus du triple au cours des trois premières décennies du siècle. Les cultivateurs déménagèrent de la campagne avec leurs familles, se

logeant en grand nombre dans des maisons étroites, à plusieurs étages, en rangées, connectées par un dédale d'escaliers et de balcons, qui bordent encore les rues des quartiers ouvriers de la ville.

Ver la fin des années 1920, Trois-Rivières était connue comme la capitale de la pulpe et du papier du monde, un titre dont elle put se vanter jusqu'au début des années 1960. À l'apogée de l'industrie, quatre papeteries produisaient des tonnes de papier journal – et des quantités similaires de pollution. François Normand, petit-neveu de Louis-Philippe et comptable certifié impliqué dans l'organisation des festivités du 375^e anniversaire, se souvient de l'épaisse poussière de charbon crachée par les cheminées de la papetière CIP dans les années 1960 et au début des années 1970, près de sa maison sur la rue de Ursulines.

« Aucune peinture de voiture ne pouvait y résister » déclare-t-il. « Si nous laissions les fenêtres ouvertes, la poussière crissait sous nos souliers lorsque nous marchions dans la maison.



Les sœurs Annie et Linda Pellerin se trouvent à l'intérieur d'une section d'éoliennne. Avec leur frère Patrick, elles dirigent Marmen un des trois plus gros manufacturier d'éoliennes en Amérique du Nord et le modèle de la nouvelle économie de Trois-Rivières

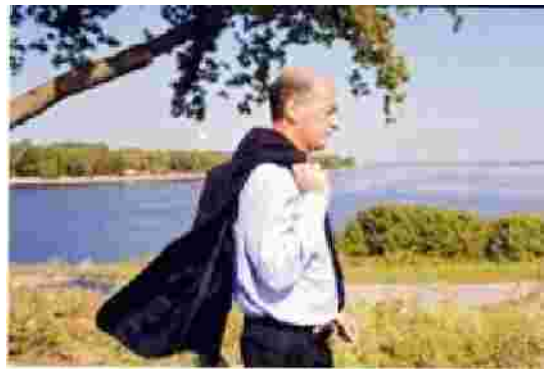
« Mais c'était une période prospère, » ajoute-t-il. « Les salaires étaient élevés et il y avait beaucoup d'ouvrage. Les jeunes étaient à peine éduqués. Ils quittaient l'école très jeunes parce qu'ils pouvaient obtenir un emploi au moulin juste après la huitième année. Ils commençaient donc à travailler et s'achetaient immédiatement une voiture. Il y avait des clubs de Trans Am. Les gens défilaient sur les quais dans leur Trans Am. »

Aujourd'hui, les émissions peuvent être plus propres mais l'odeur sulfureuse âcre de la production de pulpe contamine toujours l'air à Trois-Rivières. Les deux papeteries restantes, Kruger Trois-Rivières et Kruger Wayagamack, emploient une force combinée d'environ 1500 ouvriers. Mais elles connaissent des temps difficiles, déclare Denis Lafrenière, gérant général du moulin de Kruger Trois-Rivières, construit en 1922 le long du Saint-Laurent, juste à l'ouest du quartier historique de la ville. La diminution de la demande de papier journal à travers l'Amérique du Nord (une diminution de 10 pour cent par année depuis 2005) due, en partie, à la croissance de l'internet, a ébranlé l'industrie. À plusieurs occasions au cours des deux dernières années, et

particulièrement depuis le début de la récession mondiale, la papetière Kruger Trois-Rivières a dû cesser temporairement une partie de ses activités. Bien que 90 pourcent de la production du moulin soit toujours destinée aux États-Unis, déclare Lafrenière, Kruger développe ses exportations à l'extérieur de l'Amérique du nord, où le marché pour le papier est plus sain.

En marchant dans les rues pittoresques du Vieux-Trois-Rivières, il est facile d'oublier les combats récents de la ville contre le déclin industriel. Les cafés, restaurants, galeries d'art et musées donnent une nouvelle vie à des édifices centenaires rénovés. Des travailleurs sont occupés à installer des scènes près du port, dans les parcs et les rues pour le FestiVoix de Trois-Rivières, une fête musicale de 10 jours qui va inaugurer la saison des festivals d'été et attirer 320 000 visiteurs. Les murs des édifices à travers le centre ville, des maisons patrimoniales et même d'une entreprise de pompes funèbres, sont ornés de vers poétiques, un clin d'œil au Festival international de la poésie qui attire des poètes de tous les coins du monde depuis 24 ans. Ce ne sont que quelques uns des événements qui ont aidé à modeler la vie culturelle dynamique de Trois-Rivières et à revitaliser son centre-ville, ce qui lui a valu un prix de l'Association internationale des centres-villes, basé à Washington, D.C. Plus récemment, Trois-Rivières recevait du *Canadian Heritage* le titre de 2009 comme capitale culturelle du Canada pour les villes de 125 000 habitants et plus.

Avec une population de 120 000 (une augmentation d'environ 50 000 avec la fusion des municipalités voisines en 2002), Trois-Rivières est toujours assez petite pour maintenir un sentiment communautaire et un rythme plus lent. Le maire Yves Lévesque, très en forme dans un complet foncé, s'excuse d'arriver en retard de 20 minutes pour une entrevue. Au cours d'une séance de *jogging* à l'heure du lunch, des parents dans un parc lui ont demandé de causer avec leurs enfants et il s'exécuta de bonne grâce. Dans la salle de conférence par contre, Lévesque est un promoteur convaincu, qui travaille de façon dynamique à développer et à diversifier l'économie de la ville.



Le maire Yves Lévesque sur le site à développer d'une ancienne usine de pâte et papier.

« Nous avons tout ici pour bien fonctionner sur le front économique, » déclare l'ancien capitaine de la marine marchande, qui choisissait de vivre à

Trois-Rivières après avoir travaillé en Allemagne et à travers sa province natale, de Montréal à Rimouski. « Nous avons plusieurs avantages, incluant notre situation géographique. Nous sommes au cœur du Québec, près des grands centres de Montréal et Québec. Nous avons une université et un port. »

Trois-Rivières mise, en partie, sur le redéveloppement d'une parcelle de terrain vague pour se défaire de l'image ternie et ancienne d'une ville industrielle sur son déclin.

Attirer une force de travail jeune, qualifiée et loyale sera le principal défi de la ville pour les années à venir, dit Lévesque. Il espère que le parc technologique proposé au confluent de la rivière Saint-Maurice et du fleuve Saint-Laurent – qui se spécialisera en énergie propre, en produits industriels écologiques de nettoyage, et en télécommunications – devrait justement parvenir à réaliser ceci.

« Les gens qui travaillent dans des techno-parcs sont très éduqués et recherchent une certaine qualité de vie, » affirme Lévesque. « Souvent, les techno-parcs sont situés dans des zones industrielles ou le long des autoroutes. Le nôtre sera une des plus belles propriétés au Québec, près de l'eau, près de parcs et près du Vieux-Trois-Rivières. »

Le vaisseau amiral de la nouvelle économie de la ville est Marmen, une compagnie qui manufacture et entretient des pièces métalliques pour le secteur de l'énergie, incluant le mazout et le gaz, le métal et les mines, la pulpe et le papier, la foresterie et l'énergie éolienne.

L'entreprise dirigée par la famille fut mise en marche en 1972 comme un petit atelier de mécanique par Fernand Pellerin, qui fut élevé à Cap-de-la-Madeleine. Trois des cinq enfants Pellerin dirigent maintenant la compagnie, qui emploie près de 1000 personnes dans cinq usines à Trois-Rivières et à Matane, dans la péninsule gaspésienne. Marmen se classe parmi les trois



**Restauration d'un
couette et café.**

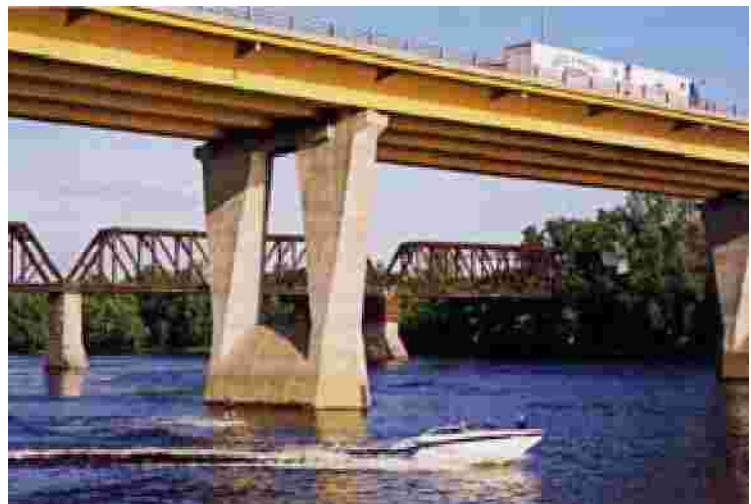
MICHAEL SOLE

plus grands manufacturiers d'éoliennes en Amérique du Nord, fournisseur de géants corporatifs tel General Electric.



Des trifluviens profitent de l'ombre au parc portuaire sur le Saint-Laurent.

Le pont Radisson, nommé d'après l'explorateur du 17^e siècle, enjambe la rivière Saint-Maurice.





Une cheminée de la Kruger Wayagamack s'élève derrière l'île Saint-Quentin et sa plage.



Par une chaude soirée d'été, le parc portuaire de Trois-Rivières attire les visiteurs et les gens de la place à se promener sur des trottoirs à niveaux multiples et à profiter de la brise du Saint-Laurent.

Tout au sujet de Marmen est gros. Les plafonds élevés dans l'usine bien dégagée de Cap-de-la-Madeleine, secteur Trois-Rivières sont destinés à accueillir les pièces énormes qu'il construit, que ce soit pour des turbines hydro-électriques ou de l'équipement minier. Dans un hangar à l'extérieur, une section de 30 m d'éolienne, fraîchement peinte – une de trois nécessaires à la construction d'une tour moyenne – est prête pour le transport. Et les projets de la compagnie pour l'avenir ne sont pas moins grandioses. Dirigeant une visite de l'usine, Annie Pellerin, la pétillante vice-présidente des ressour-

ces humaines et des communications chez Marmen, explique que la compagnie propose d'étendre ses activités d'éoliennes, qui représentent 55 pour cent de sa production, au mid-ouest américain. (Au moment d'aller sous presse, nous apprenons que Marmen a temporairement suspendu ces projets à cause de l'incertitude de l'économie mondiale).

« Mon père était audacieux. Il voyait les occasions. Il disait toujours, « Le train passe, sautons à bord, » déclare Pellerin dans son débit rapide, s'arrêtant de temps en temps pour causer avec un machiniste ou vérifier un point avec un technicien. « En 2002, nous avons fait le saut dans l'énergie éolienne, pour laquelle nous n'étions pas connus. Et nous sommes maintenant parmi les joueurs les plus connus de l'industrie. »

Malgré de tels succès, Trois-Rivières est toujours aux prises avec les effets résiduels de la 'désindustrialisation' et son histoire de prospérité et d'échecs. À quelques pâtés de maisons du centre ville revitalisé se trouvent des quartiers délabrés. L'an dernier, l'usine d'Aleris International, Inc, qui fabrique des pièces d'aluminium pour les radiateurs des voitures, était fermée par la compagnie mère américaine, mettant 450 personnes au chômage. Même s'il est trop tôt pour prédire comment la situation économique mondiale actuelle affectera les Trifluviens, qui sont trop familiers avec les ravages des creux économiques, l'état d'esprit collectif demeure prudent mais optimiste.

« Malgré la fermeture d'Aleris, la ville se comporte relativement bien, » déclare Yves Marchand, directeur de la Société de développement économique de Trois-Rivières. « Parmi d'autres facteurs, les derniers chiffres du chômage sont rassurants. » En effet, le taux de chômage de Trois-Rivières se situait à 6,5% à la fin de 2008, juste en dessous de celui de 6,6 pour cent du Canada. La construction résidentielle connaît un essor, devant de plus grands centres, tels Montréal, Québec et Ottawa-Gatineau, et le prix des maisons est parmi les plus bas au pays.

La ville et ses résidents ont beaucoup investi pour revitaliser le centre-ville et préserver l'architecture historique, comme cet édifice sur la rue Saint-François-Xavier.



« La ville a subi des coups durs à répétition, » déclare Chartier.
« Cependant, ça a toujours été un bon endroit pour y vivre. »



**Chapelle des Ursulines
Le quartier historique de Trois-Rivières est devenu un fond de scène attrayant pour les activités culturelles telles FestiVoix, une fête musicale annuelle.**

Pour plusieurs Trifluviens, la qualité de la vie à Trois-Rivières surpasse les sursauts de l'économie. Marie Chartier, arrière petite-fille de Louis-Philippe

Normand, grandit avec son frère et ses deux sœurs dans une maison vieille d'un siècle sur le Saint-Laurent, où un portrait de Normand, peint par l'illustre artiste québécois Marc-Aurèle de Foy Suzor-Côté, était accroché au-dessus du manteau de cheminée. Chartier et ses sœurs furent éduquées au Collège Marie de l'Incarnation des ursulines. À part une année passée à l'Université Laval à Québec, et quelques années à travailler à Montréal, Chartier, mère de deux adolescents, et dont le sourire lumineux s'allie bien au dynamisme, a passé toute sa vie dans la région de Trois-Rivières.

Au cours de sa carrière, la directrice de 46 ans du 'planning' stratégique de Bell Aliant, une firme de télécommunications, a perdu deux emplois à la fermeture de compagnies. Mais ce n'est pas assez pour lui faire quitter la ville.

« La ville a subi des coups durs à répétition, » déclare Chartier. « Cependant, ça a toujours été un bon endroit pour y vivre. Trois-Rivières est une belle ville qui a tous les avantages d'une grande ville sans les inconvénients. »



Un ancien consulat américain (CENTRE) et la maison d'un 'baron' de la forêt ont pris de nouvelles vies en tant que couette et café.

Le fils le plus illustre (ou indigne*) de Trois-Rivières

Détesté ou révérend, Maurice Duplessis ne laissa personne indifférent au cours de son règne de 32 ans comme membre pour Trois-Rivières de l'Assemblée législative de Québec, dont 18 années comme Premier ministre. Né à Trois-Rivières en 1890, il dirigea la province avec une main de fer à la fin des années 1930 et de 1944 jusqu'à sa mort en 1959, une période qu'on qualifia de *Grande noirceur*.

On a fait peu de recherche académique au sujet de Duplessis et de sa politique à cause de l'impression négative qu'il laissa dans le mémoire collective des Québécois. Cinquante ans après sa mort, et coïncidant avec le 375^e anniversaire de sa ville natale, l'Université du Québec à Trois-Rivières tient un symposium de trois jours en septembre pour « repenser à la contribution de Duplessis à l'histoire du Québec », déclare



Une statue de bronze de Maurice Duplessis à Trois-Rivières honore

Lucia Ferretti, une organisatrice de conférences et professeur d'histoire à l'université.

**l'ancien Premier ministre
du Québec.**

MICHAEL SOLE

Fondateur du parti de l'Union nationale, Duplessis est passé à l'histoire par son attitude antisyndicale et anticommuniste ainsi que par son programme controversé qui envoyait les enfants orphelins vivre dans des institutions psychiatriques. À Trois-Rivières, cependant, on note un consensus chez les gens de tous les partis politiques que Duplessis a toujours soutenu sa circonscription pendant les 32 années où il a servi comme député, affirme Ferretti.

« Trois-Rivières a connu un immense développement économique, social et culturel, » dit-elle, « grâce à l'intervention directe de Duplessis. » Il investit substantiellement dans l'industrie des pâtes et papier et dans les infrastructures comme les ponts. (Un pont nommé d'après Duplessis s'effondrait trois ans après son inauguration de 1948 ; le premier ministre avait affirmé qu'il était « aussi solide que l'Union nationale. »

La conférence présentera des recherches récentes sur des sujets allant de la représentation de Duplessis dans la presse à ses campagnes de moralité des années 1940 et 1950. « Cinquante années plus tard, alors que nous revoyons l'histoire, nous constatons les faiblesses et la nécessité de réévaluer certaines choses, » déclare Ferretti. « C'est le but du symposium. Il ne s'agit pas d'élever une statue à la mémoire de Duplessis. »

M.R.-S.



Chartier et sa sœur de 40 ans Lucie, ingénieur civil et mère de trois enfants qui revenait à Trois-Rivières après onze années aux États-Unis et en Allemagne, sont enchantées des déplacements de dix minutes au lieu de leur travail à Trois-Rivières, à partir de leurs maisons sur la rive sud – sans parler du bas prix de l'immobilier et la proximité du fleuve, qu'elles ont dans le sang depuis qu'elles sont enfants, ayant grandi sur ses rives et vogué sur ses eaux. « Le fleuve Saint-Laurent est majestueux, » affirme Lucie, qui attribue son amour de l'eau à son père, un ancien commodore de la marina à l'île Saint-Quentin. « C'est un gros trésor que nous avons. » Pour Marie, vivre le long du Saint-Laurent est « une source constante de régénération. »

Construite en 1822, la prison de Trois-Rivières fut en service jusqu'en 1986 et est maintenant un musée. Les guides sont des anciens détenus.

MICHAEL SOLE

Alors que Trois-Rivières se rebranche aux cours d'eau qui l'ont formée – principalement par le projet de développement au confluent de la Saint-Maurice et du Saint-Laurent – elle peut également retirer de la force et une vitalité renouvelée en retournant à sa source. Ayant quitté la fonction de *cheval de trait* du passé industriel, les cours d'eau et leurs rives serviront d'endroits pour se réunir, vivre et innover, un point de départ d'où la ville peut se forger un futur plus durable.

Monique Roy-Sole est un éditeur sénior de Canadian Geographic.

Le photographe Benoît Aquin est basé à Montréal.

*Jeu de mot en anglais **(in)famous** (illustre [fameux] pour certains, infâme pour d'autres)



Commentaire par courriel editor@canadiangeographic.ca

Visiter www.canadiangeographic.ca